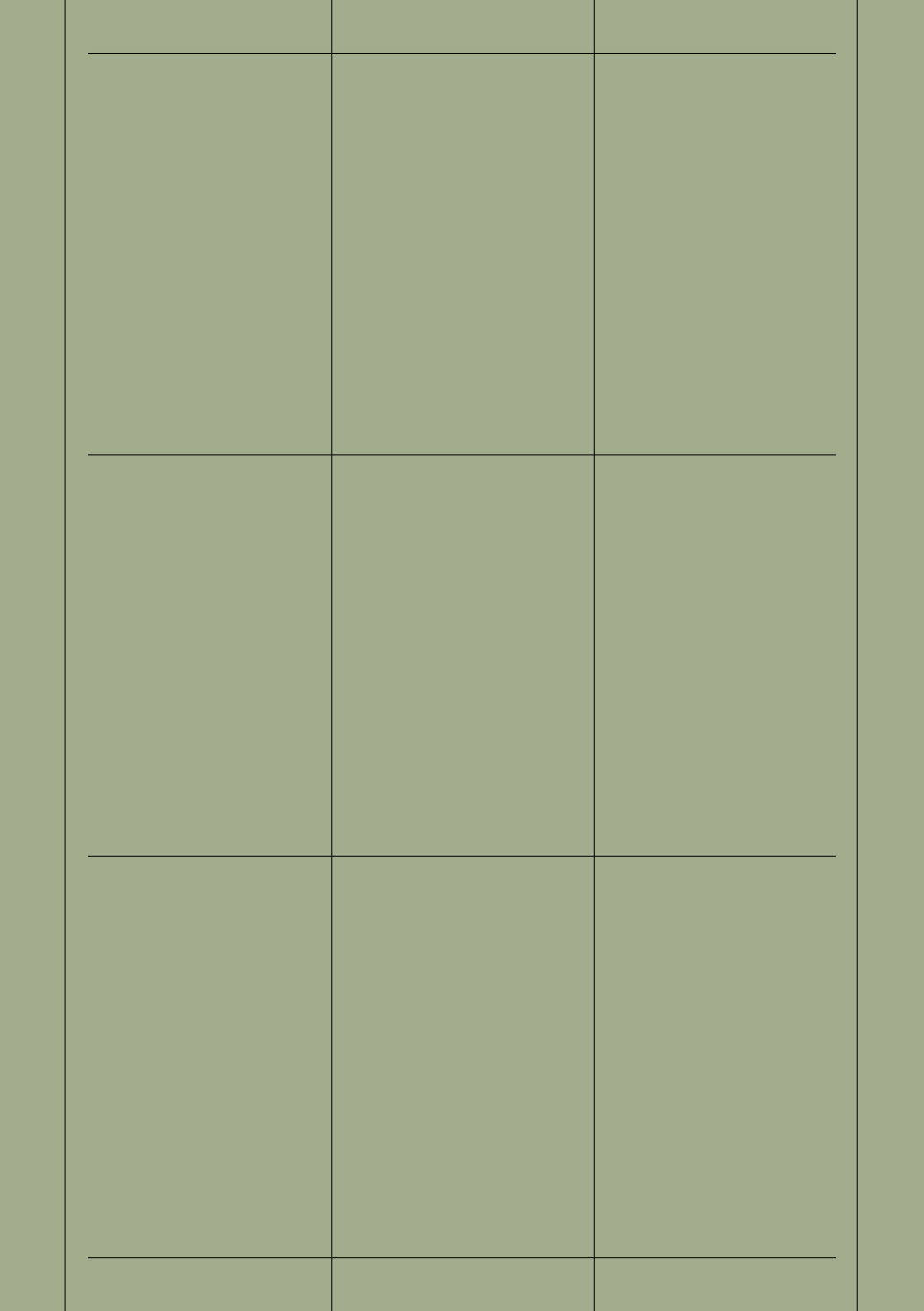


**MUSÉUM D'HISTOIRE
NATURELLE DE GENÈVE :
L'HÉRITAGE DE
L'ANTHROPOCÈNE**
**à travers la classification,
la scénographie et
l'architecture intérieure**
Annexe 3
Ali l'alligator

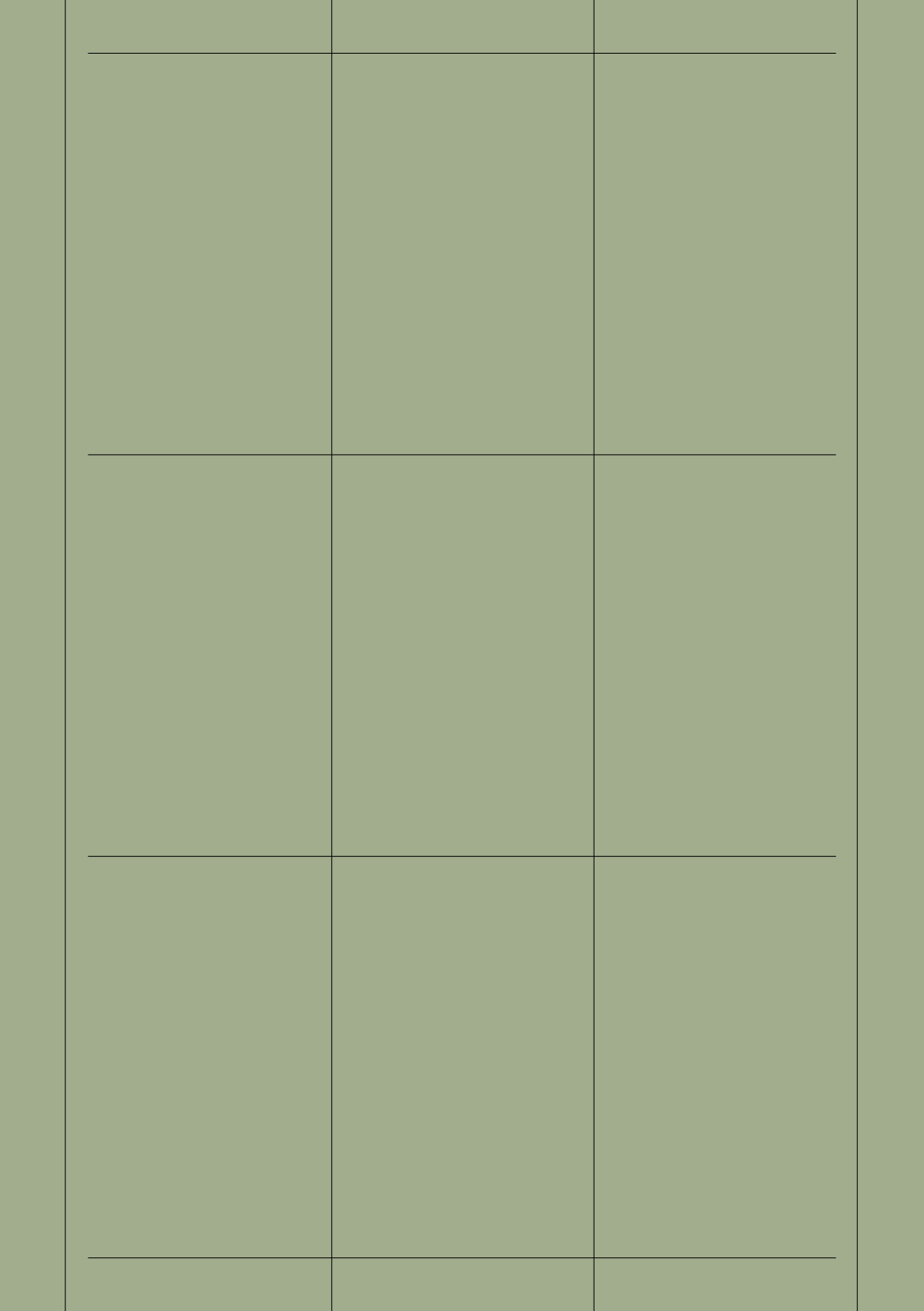


Concert - Bières réputées
Genève — Taverne du Crocodile
Le Crocodile (vivant) dans la grotte



**MUSÉUM D'HISTOIRE
NATURELLE DE GENÈVE :
L'HÉRITAGE DE
L'ANTHROPOCÈNE
à travers la classification,
la scénographie et
l'architecture intérieure**

Annexe 3
Ali l'alligator



À travers cette annexe et la présentation
orale qui l'accompagnera, l'analyse
propose d'examiner la manière dont
l'architecture intérieure du Muséum
d'Histoire Naturelle de Genève reflète
un héritage anthropocène, en exploitant
les dimensions spatiales, symboliques
et institutionnelles de ce lieu.

Elle s'intéresse particulièrement à la
requalification d'un espace architectural,
initialement conçu à des fins techniques
et utilitaires, en un dispositif
d'exposition mettant en scène
un être vivant.



Ali et les officiels lors de l'inauguration du Muséum de Genève en 1967. ©rts

ALI L'ALLIGATOR

Ali, l'alligator du Mississippi a été acheté en 1949 par un étudiant passionné de reptiles. En 1957, son propriétaire partant pour un long voyage, le confia à la brasserie Le Crocodile à Genève. Après la fermeture du restaurant un an plus tard, Ali fut recueilli par le Muséum d'Histoire Naturelle de Genève, mais dans un état de santé déplorable : souffrant de décalcification, il avait perdu ses dents et sa mâchoire était molle.

Grâce aux soins attentifs de Villy Aellen et de l'animalier Jean-Claude Régnier, Ali retrouva la santé. Il passa de 80 cm à 3 mètres de long et atteignit un poids de 110 kg. Pendant plus de 30 ans, il vécut au Muséum (MHNG), devenant une véritable mascotte et attirant de nombreux visiteurs.

Placé à l'entrée principale du bâtiment, Ali captivait les visiteurs dès leur arrivée. L'espace mis à disposition d'Ali durant sa vie au Muséum n'avait initialement aucune vocation à accueillir un animal vivant. Appelé aujourd'hui « le bassin », il s'agissait à l'origine d'un simple élément architectural reliant le puits de lumière central du Muséum. D'une superficie d'environ 16 m² (4x4 mètres pour une profondeur de 70 centimètres), ce bassin en béton, de forme octogonale, était recouvert d'un revêtement en pierre au calepinage aléatoire, dans un bac agrémenté de plantes vertes, afin de suggérer un semblant de naturalité. La moitié du « bassin », légèrement immergée, offrait à Ali un espace aquatique lui permettant de passer d'un environnement sec à un milieu humide.

Protégé par un vitrage incliné vers l'intérieur, conçu pour faciliter l'observation des visiteurs, ce «bassin» traduisait une vision moderniste de l'architecture et de la nature, telle que formulée par Le Corbusier, pour qui l'organisation rationnelle de l'espace et la mise en scène contrôlée du vivant participaient d'un idéal de progrès. Cette esthétique, largement valorisée à l'époque de la construction du Muséum, témoignait d'une volonté de maîtrise sur la nature, inscrite dans une logique de contrôle et de domination du vivant.

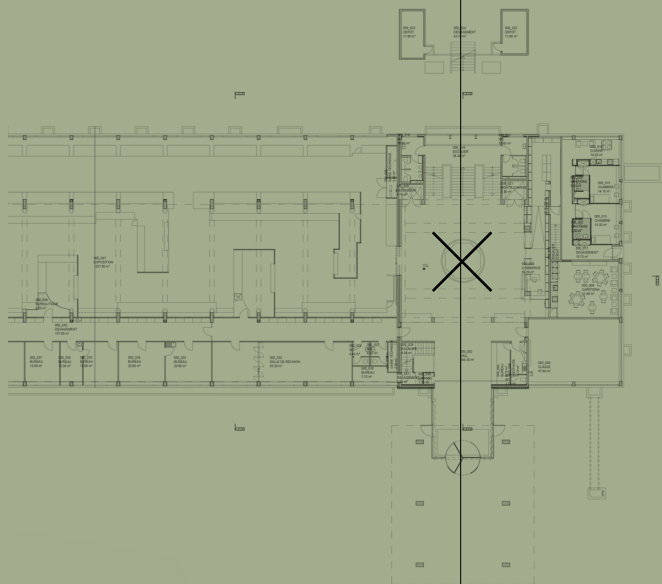
À l'origine, cet espace a été conçu comme une «scène» sous le puits de lumière, traversant la dalle des différents étages du bâtiment, en desservant la lumière naturelle. Pour en souligner la présence, un socle de di-

mensions équivalentes a été aménagé à sa base. Cet espace appelé le «bassin», s'est progressivement imposé comme un élément de mise en scène et de scénographie intégré à l'architecture du Muséum. Il a connu plusieurs usages au fil du temps, dont l'un des plus marquants fut d'accueillir l'alligator Ali, qui y a vécu durant toute sa captivité au sein de l'institution.

Conçu à l'origine pour diffuser la lumière naturelle aux étages inférieurs du bâtiment, le puits de lumière central répondait à une fonction strictement technique et fonctionnelle à l'architecture. Le «bassin» situé à sa base, construit dans le prolongement architectural de ce puits, n'avait pas été pensé pour accueillir un être vivant. Pourtant, cet espace a été réaffecté à une



Le bassin et l'entrée principale du Muséum © Claude-André Fradel

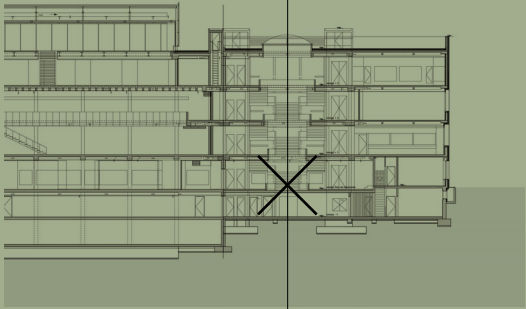


Plan du rez-de-chaussée

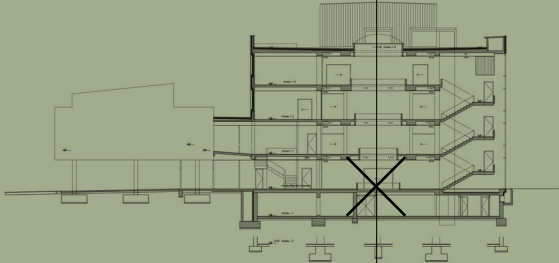


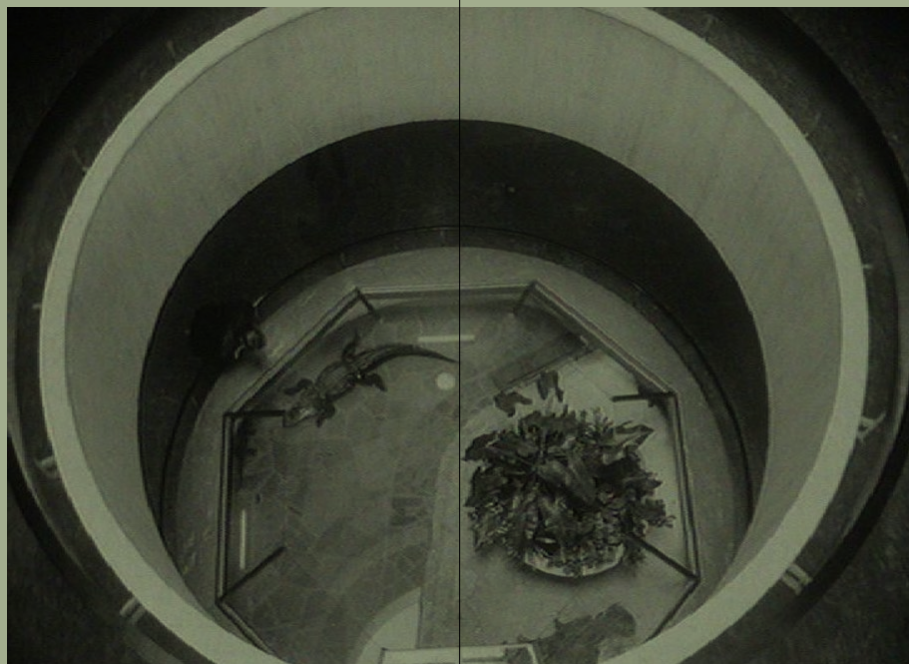
Photo du puits de lumière lors de la construction du Muséum (MHNG) 1963 © georges neri

Coupe 1



Coupe 2





Ali dans le bassin en 1967 ©

toute autre fonction au moment de l'introduction d'Ali, faisant de lui le premier et unique occupant vivant de ce dispositif.

La structure, inadaptée à ses besoins biologiques, est ainsi devenue un lieu de captivité, dans lequel l'animal a été maintenu durant plus de trente ans. Cette réutilisation architecturale souligne une logique de réappropriation spatiale au service de l'institution, où un animal vivant est assigné à résidence dans un espace conçu pour tout autre usage.

En août 1990, Ali mourut d'un arrêt cardiaque à l'âge de 41 ans, bien au-delà de l'espérance de vie moyenne des alligators à l'état sauvage.

Il fut ensuite naturalisé, pour être conservé entre les murs du MHNG. En raison de sa « grande » taille, et du peu d'espace disponible dans le diorama réservé aux crocodiles et alligators, son corps fut coupé

en deux. Aujourd'hui, seule une moitié du corps d'Ali est exposée au Muséum, où il reste un symbole de son histoire mouvementée.

Tout au long de son histoire, le Muséum a accueilli divers animaux vivants pour des raisons variées – allant de chiens à des tortues, en passant par des poissons. Parmi eux, Janus, la célèbre tortue à deux têtes, est toujours en vie et réintégrera le Muséum une fois les travaux d'extension terminés. Aujourd'hui, cependant, l'objectif affiché est clair : ne plus acquérir d'animaux vivants.

Même si son parcours reflète une époque où les conditions de maintien des animaux vivants étaient différentes, la perception de l'animal sauvage et de l'animal domestiqué pose question.



Ali et son soigneur, janvier 1967 ©rts

La mise en scène d'Ali, le crocodile, dans son bassin exigu soulève des interrogations profondes sur notre rapport au vivant. Placé dans un espace architectural minimaliste et conçu à l'origine pour un usage technique et usuel, qui ne permettait pas à Ali de s'épanouir. La présence de cet animal, exposé à la vue des visiteurs, semble davantage illustrer la domination humaine sur la nature que le respect de l'animal.



Ali et son soigneur, janvier 1967 ©rts

Cette situation nous pousse à interroger la manière dont nous représentons le vivant dans nos institutions : est-ce que nos récits, nos scénographies et nos choix de transmission du savoir reflètent encore une posture de domination de l'homme sur l'animal ? Il devient crucial aujourd'hui de questionner et de présenter au public des mises en scène qui témoignent d'un rapport respectueux du vivant.



Ali l'alligator dans le bassin en 1981 ©Archives MHNG

En exhibant Ali l'alligator dans de telles conditions, le Muséum a offert une vision de l'animal comme objet de contemplation, disponible à notre curiosité, plutôt que comme un être vivant intelligent et sensible. Ce choix soulève la nécessité de reconsidérer le message que nous transmettons au public, notamment aux plus jeunes : l'humain peut dominer et contrôler les animaux, les exhibant comme des trophées pour notre propre satisfaction ?

Dans cette perspective, le Muséum n'est pas seulement un lieu de savoir : il constitue également un dispositif idéologique de l'Anthropocène. Il encode spatialement une hiérarchie : l'humain au sommet, le vivant classé, conservé, représenté et mis à disposition, toujours soumis à une logique de spectacle ou de transmission pédagogique.



Ali et ses compagnons d'infortune dans les vitrines du MHNG @Philippe Wagner – MHNG



Ali naturalisé et coupé en deux dans la vitrine du MHNG @Philippe Wagner – MHNG



CONCLUSION

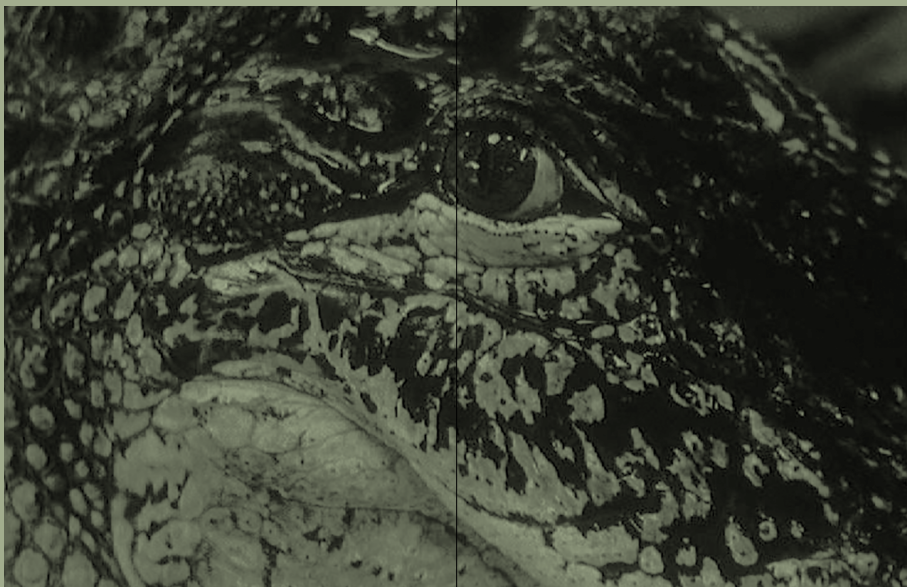
ALI, SA VIE ET SA MORT ENTRE LES MURS DU MHNG

À l'issue de ce parcours, il apparaît que l'histoire d'Ali dépasse le seul cas d'un animal maintenu en captivité : elle interroge en profondeur les logiques spatiales et symboliques d'une institution patrimoniale inscrite dans une vision anthropocentrée d'une époque.

L'architecture intérieure du Muséum, conçue selon les principes du modernisme, organise le vivant comme un objet visible, classable, accessible – niant par là-même la complexité du monde non humain. Le cas d'Ali incarne la manière dont l'Anthropocène ne se manifeste pas uniquement dans la destruction des écosystèmes, mais aussi dans les formes culturelles et spatiales qui soumettent le vivant à des logiques de contrôle, d'exposition et de domination.

L'espace architectural qui a accueilli Ali – un bassin de béton placé sous un puits de lumière – n'avait pas été conçu pour abriter un être vivant. Pourtant, ce lieu a été réaffecté pour le transformer en scène d'exposition, révélant une logique de maîtrise et de contrôle sur le vivant.

La mise en scène d'Ali s'inscrit moins dans une logique de médiation scientifique que dans une stratégie de communication institutionnelle. En tant que figure emblématique et mascotte du Muséum, Ali semble avoir été mobilisé davantage pour renforcer la communication de l'institution que pour servir de vecteur explicite de savoir naturaliste.



Ali l'alligator, janvier 1967 ©rts

Pensée par l'humain pour l'humain, l'architecture du Muséum ne répond qu'à des fonctions esthétiques, techniques ou pédagogiques humaines, sans jamais considérer les besoins fondamentaux d'un animal doté d'intelligence et de sensibilité. Enfermé seul dans cet espace, Ali a été privé de toute interaction avec ses congénères, de toute stimulation naturelle, d'un écosystème et d'une existence sociale. Son existence en captivité, plus isolée encore que celle d'animaux détenus dans des zoos, souligne la radicalité de cette appropriation spatiale.

Ainsi, le Muséum n'est pas seulement un lieu de savoir : il est aussi un dispositif idéologique, où l'animal est réduit à un rôle de divertissement, puis d'objet d'exposition.

Même après sa mort, Ali est resté prisonnier d'un système spatial et symbolique qui l'a fragmenté, figé, privé d'une existence et d'une mort digne.

Interroger cette architecture à la lumière de l'Anthropocène, c'est donc questionner le rôle des institutions muséales dans la construction d'un rapport hiérarchique au vivant. Cela implique de repenser les environnements d'exposition : non plus comme des lieux de domination ou de mise en scène spectaculaire, mais comme des espaces de respect, d'écoute et de cohabitation.

